

CHRONIQUE

SOCIÉTÉS

Académie Nationale de Metz

Séance du 5 janvier 1995

Le président accueille M. Rolf Wittenbrock, élu membre correspondant lors de la séance précédente.

De nombreux compositeurs sont nés à Metz ou y ont vécu durant le XIX^e siècle. Certains ont laissé leur nom à la postérité, d'autres pas. M. Gilbert Rose tient à rétablir la vérité sur le talent de ces artistes.

Après avoir cité pour mémoire Claude Baltus, frère du chroniqueur, parti à Paris, dont *Isis, quand on vous voit à table* est la seule pièce retrouvée, et Louis-Victor Simon, l'auteur de la musique de *Il pleut bergère*, mais dont aucune pièce ne fut jouée à Metz, M. Rose analyse des œuvres de Victor Desvignes (*La chanson du Mousse*) et d'Édouard Mouzin (*Myosotis et Scherzettino*). Desvignes, directeur de l'École de musique de Metz, et Mouzin, professeur à la même école, puis au Conservatoire de Paris, furent des compositeurs médiocres, mais des pédagogues avertis.

M. Rose présente ensuite des œuvres de trois élèves de Camille Durutte : Raphaël Maréchal, fils du célèbre peintre verrier (*L'Île qu'on rêve à quinze ans*), Antoine Freyberger, musicien allemand naturalisé français, organiste de renom à Metz, créateur de la société « La Concordia » (*Souvenir de Hombourg*), et Justin Baudot, professeur à l'école de musique où il a surtout travaillé l'harmonie et la composition (*Le Trésor de l'Émigré*). Ce furent des compositeurs de talent, complètement et injustement oubliés. Leur maître, Camille Durutte, qui, comme Desvignes et Mouzin, appartient à l'Académie de Metz, fut un théoricien exceptionnel pour son temps, inventeur de procédés d'écriture très élaborés que n'ont pas hésité à employer des compositeurs comme Liszt, Joachim, Bülow et Cornélius, mais aussi Reyer, Gounot et Meyerbeer. Mendelssohn lui-même a voulu rencontrer ce novateur dont la démarche peut être comparée à celle de Xénakis aujourd'hui. Le célèbre théoricien Fetis, très conservateur, l'a combattu avec virulence.

Cette communication est agrémentée par l'interprétation des œuvres par Mmes Marianne Bellot, pianiste, et Élisabeth Mokhtari, soprano.

En l'absence de M. Jacques Hennequin, M. Gérard Michaux donne lecture de son rapport sur la candidature de M. Ferdinand Stoll, professeur au lycée d'Esch-sur-Alzette et aux Cours universitaires de Luxembourg, comme membre correspondant.

Séance du 2 février 1995

Le président procède à la réception de M. Ferdinand Stoll, élu membre correspondant lors de la séance précédente.

À la suite du rapport de M. Charles Hiegel, M. André Schutz, conservateur du Musée de la Citadelle de Bitche, membre correspondant depuis 1985, est promu au rang de membre associé-libre.

M. François Roth retrace ensuite la carrière de l'universitaire et de l'homme politique Alfred Mézières (1826-1915).

La silhouette souriante et active d'Alfred Mézières était familière des milieux universitaires, académiques et politiques de la seconde moitié du XIX^e siècle. Sa famille était liée à Metz où ses parents habitèrent longtemps dans une belle maison de la rue du Pont-Moreau, où il passa sa jeunesse et fit de brillantes études littéraires au lycée. Il fut successivement professeur au lycée de Metz, professeur à la faculté des Lettres de Nancy et enfin professeur de littératures étrangères à la Sorbonne. Il écrivit de nombreux livres de critique et d'histoire littéraire qui lui ouvrirent les portes de l'Académie française. Il fut reçu sous la Coupole en 1874.

Délaissant un peu ses activités universitaires et littéraires, Alfred Mézières se consacra à la politique; c'était un républicain modéré proche de Jules Ferry puis de Raymond Poincaré. Pendant plus de trente ans, il représenta l'arrondissement de Briey à la Chambre puis au Sénat où il s'intéressa aux affaires douanières, industrielles et militaires. Lorrain de la frontière, Alfred Mézières resta marqué par le drame de 1870 et très attaché à Metz où sa mère vécut jusqu'à un âge avancé. Chaque année il passait l'été dans sa maison familiale de Rehon (près de Longwy) où la guerre le surprit en août 1914. Les Allemands considérèrent le vieil académicien plus qu'octogénaire comme un otage et refusèrent de le libérer. Il mourut à Rehon en octobre 1915.

Élégant, aimable, cultivé, Alfred Mézières est un cas remarquable d'ascension sociale. Il incarne le type du bourgeois intellectuel et libéral qui aime rappeler ses attaches provinciales et qui s'est installé à Paris au confluent de la vie intellectuelle, des affaires et de la politique.

« Briller en conférence ? ». Telle est la question qu'est posée par M. Raymond Baro.

L'hypothèse selon laquelle le prestige d'un conférencier est proportionnel à la clarté de son exposé a fait l'objet d'une expérience menée par J. Scott Armstrong, professeur de marketing à l'Université de Pennsylvanie et connue sous le nom de « Dr. Fox experiment ». Les résultats de l'expérience n'étant pas ceux auxquels on pouvait s'attendre, l'étude a été complétée par un examen critique de la lisibilité de revues de gestion et de marketing très connues. Là encore les résultats vinrent infirmer l'hypothèse de départ. Pour M. Baro, cette étude, dont il ne met pas en doute la fiabilité, doit nous donner une leçon de modestie.

Séance du 2 mars 1995

Le président accueille M. André Schutz, élu membre associé-libre lors de la séance précédente.

M. Gérard Schnitzler, trésorier de l'Académie, présente le rapport sur le compte financier pour l'exercice 1994 et le projet de budget pour 1995, qui sont approuvés.

A la suite du rapport présenté par M. Eugène Voltz, Mme Marie-Antoinette Kuhn, historienne de l'art et conférencière au Centre inter-âge de l'Université de Metz et à l'Université de la culture permanente de Nancy, est élue membre correspondant.

Puis M. Jean Moes retrace la vie d'un notable allemand à l'époque des Lumières : Justus Möser, publiciste et homme d'État.

Né en 1720 à Osnabruck, capitale d'une petite principauté ecclésiastique d'Allemagne, Justus Möser est issu d'une famille de patriciens, tous au service de l'État Territorial. Après avoir poursuivi des études de droit et d'histoire, il est nommé en 1744 secrétaire de la noblesse osnabruckoise (il en deviendra le syndic en 1756) et ouvre un cabinet d'avocat. En 1746 et 1747, il publie pour deux feuilles morales des articles placés sous le signe de Voltaire, de Marivaux et du moraliste épicurien Saint-Évremond. Nommé « avocat de la patrie » en 1747, il produit une série d'écrits à caractère historique, mais encore fortement imprégnés de la vision voltairienne du monde. Après la guerre de Sept Ans (1756-1763), pendant laquelle il a su faire preuve de son habileté de négociateur, le roi d'Angleterre Georges III, qui a acquis un droit de regard sur les affaires de l'Évêché d'Osnabruck, le fait nommer en 1768 conseiller référendaire du gouvernement osnabruckois. Möser est désormais, en fait, le chef de l'administration du territoire et il le restera jusqu'à sa mort, en 1794.

Après avoir rédigé pendant la guerre un traité sur l'utilité des religions révélées et une défense du comique populaire, il publie en 1768 la première partie d'une *Histoire d'Osnabruck* dont la seconde partie paraîtra en 1780. Ce travail d'historien est complété dès 1766 par la création d'une revue locale destinée à l'éducation morale et civique des sujets osnabruckois. La plus grande partie des contributions de Möser à cette revue sera publiée à Berlin de 1774 à 1786 sous le titre de *Fantaisies Patriotiques*, un recueil qui assurera à son auteur la célébrité en Allemagne.

Dans son œuvre de maturité, Möser apparaît comme un conservateur éclairé, à la fois attaché à la société d'Ordres traditionnelle et soucieux de concilier, dans un esprit de réformisme prudent, l'héritage du passé et les exigences de son temps, le siècle des Lumières. Peu connu en France, Justus Möser a exercé une influence considérable sur la pensée de son époque. Il a suscité l'admiration de Goethe qui le considérait non seulement comme un patriarche plein de sagesse, mais encore comme un écrivain de premier rang.

C'est ensuite une figure plus contemporaine qu'évoque M. Lucien Henrion : celle du commandant Alexandre Lofi (1917-1992), Compagnon de la Libération.

Il y a un demi-siècle la France se libérait. Un Mosellan, Alexandre Lofi, fils d'un mineur de l'Hôpital, fut parmi les premiers à fouler le sol de France à l'aube du 6 juin 1944. Officier marinier, il rejoint Londres dès le 18 juin 1940. Avec le Général de Gaulle, il entend aller loin, il ira loin. Promu officier des équipages, il est d'abord instructeur, puis combattant en Afrique Noire et au Liban. Son mérite sera de croire en Philippe Kieffer, le créateur des bérets verts français en Angleterre, dont il sera le commandant en second. Le Jour J, il débarque parmi les premiers. Il libère Riva Bella, Ouistreham et supplée Kieffer blessé. Il contribue aussi en novembre 1944 à la libération de l'île de Walcheren en Hollande. C'est à lui que le commandant allemand se rend.

Il a contribué à la saga des fusiliers marins commandos. Ses hauts faits lui valent d'être fait Compagnon de la Libération, d'être cité trois fois à l'ordre de l'Armée, mais aussi de recevoir, distinction rare, la Military Cross anglaise. Il termine sa carrière comme officier en chef des équipages de la flotte, officier de la Légion d'Honneur, Commandeur dans l'Ordre National du Mérite. Des rues portent son nom à Ouistreham, Cuers (Var) où il s'était retiré, et L'Hôpital.

Séance du 6 avril 1995

Le président accueille Mme Marie-Antoinette Kuhn, élue membre correspondant lors de la séance précédente.

M. Philippe Hoch s'intéresse à Gabriel Naudé (1600-1653) et aux débuts de la science des bibliothèques au XVII^e siècle.

Depuis l'annonce de son lancement, le 14 juillet 1988, jusqu'à son inauguration par François Mitterrand le 29 mars dernier, le plus ambitieux des « Grands Travaux » présidentiels - celui de la Bibliothèque nationale de France -, n'a guère cessé de susciter débats et polémiques portés par les médias sur la place publique. Si des solutions évidemment nouvelles ont pu être proposées et réalisées, un grand nombre de questions « de fond » posés par la Bibliothèque nationale de France avaient déjà été abordés il y a plus de trois siècles. La « science » des bibliothèques, en effet, ne date pas d'aujourd'hui. On s'accorde en général à reconnaître en Gabriel Naudé le premier théoricien ayant pris pour objet les problèmes liés à la constitution, à l'aménagement et à la destination des bibliothèques. Il fit paraître en 1627 un *Advis pour dresser une bibliothèque*, texte fondateur que l'on a pu comparer au *Discours de la méthode* de Descartes, publié dix ans plus tard.

Né à Paris avec le siècle, Naudé entreprit des études de médecine, achevées à Padoue. Dès l'âge de vingt-deux ans, il entra au service de Henri de Mesmes, président au Parlement de Paris, pour prendre en charge sa bibliothèque. Successivement bibliothécaire des cardinaux Bagni et Barberini, puis de Richelieu, son nom demeure cependant attaché à la « Mazarine ». Grâce à Naudé, la bibliothèque du cardinal Mazarin devient l'une des plus remarquables d'Europe, voir, à partir de 1648, la première d'entre elles. Dès 1644, l'établissement ouvrit ses portes au public, un jour par semaine. Après les événements de la Fronde, qui conduisirent à la dispersion de la collection cardinalice, Naudé accepta une invitation de Christine de Suède. Vite lassé par sa nouvelle fonction, il reprit bientôt le chemin du retour et mourut à Abbeville en 1653.

L'*Advis* constitue une sorte de « charte » ou de « manifeste » de la bibliothèque. Naudé y développe avec brio les idées maîtresses qui dominent sa pensée : la bibliothèque doit être érudite, encyclopédique et dominée toute entière par le souci du lecteur.

Puis M. René Bour étudie les investissements étrangers en Lorraine depuis la Libération.

Se référant aux précédents que constituent, à la fin du siècle dernier, les investissements allemands et belges dans la sidérurgie, belges encore avec Solvay dans la chimie, M. René Bour souligne que les investissements étrangers se sont surtout développés après la deuxième guerre mondiale en Lorraine.

Un concours de circonstances particulières est à l'origine, à la fin des années 1950, de l'implantation en Moselle d'une première série d'entreprises étrangères : le retour de la Sarre à l'Allemagne. Durant la période (jusqu'en 1959) où la Sarre vécut sous le régime de l'union douanière avec la France, les entreprises sarroises se sont développées en fonction de leur libre accès sur le marché français. Aussi, afin de ne pas perdre ce marché, 200 d'entre elles s'installèrent après 1959 en Moselle, surtout à proximité de la frontière

(Sarreguemines, Creutzwald, Bouzonville), implantation qui n'est pas sans inquiéter le patronat à une période où règne le plein emploi.

Puis ce fut une deuxième vague d'implantations étrangères dans la décennie de 1970 : selon une statistique d'Apeilor, 25 300 emplois industriels sont créés entre 1969 et 1975 par les Allemands (12 000), les Italiens (1 020). Puis les investissements reprennent dans les années 1980 avec l'arrivée de grands groupes internationaux (Kimberley, Allied Signal, Northern Telecom, Norsk Skog). Plus récente, une autre vague élargit à l'Asie du sud-est l'origine des investisseurs étrangers (Japon et Corée). Ainsi, depuis plusieurs années, la Lorraine est en tête des régions françaises pour les investissements étrangers, particulièrement importants dans la transformation des métaux, la mécanique, la chimie, la chaussure et le papier-carton. En 1994 ce sont ainsi, selon l'INSEE, 316 établissements industriels qui relèvent d'un groupe industriel et emploient plus de 44 000 salariés dans la seule industrie, soit un salarié sur 4 dans cette branche, entreprises qui ouvrent l'économie lorraine au grand large.

Séance du 4 mai 1995

Au début de la séance M. Tribout de Morembert fait part de ses réflexions à propos du tableau « Saint-Jean-Baptiste dans le désert », récemment acheté par le département de la Moselle et destiné au Musée de Vic-sur-Seille. Après une étude minutieuse du tableau que l'on a daté de 1650 et des examens radiographiques faits au Laboratoire de recherche des musées de France, il rejette l'attribution à Georges de la Tour de cette œuvre tellement dissemblable de celles que l'on connaît. Elle pourrait, tout au plus, être de son fils Étienne qui travailla à ses côtés de 1640 à 1652.

A la suite du rapport présenté par M. Charles Hiegel, M. Alain Atten, conservateur aux Archives nationales du Grand-Duché de Luxembourg, est élu membre correspondant.

Mme Anne Stamm explique la figure du labyrinthe et ses significations. Le labyrinthe est plus qu'une image ou qu'un mythe, il est partout autour de nous, des ruelles de vieilles villes aux échangeurs d'autoroutes en passant par les rayons des grands magasins. La vue « aérienne » d'un labyrinthe est celle d'une organisation, mais s'agit-il d'un ordre ? Le tracé des « ruelles » tout comme l'obscurité sont faits pour désorienter le visiteur et l'empêcher de parvenir au centre qui est son but. S'agit-il d'un désordre ? Pas vraiment car les parois qu'on longe, les couloirs où l'on circule distinguent nettement le plein du vide - ce que ne fait pas le chaos qui n'a pas non plus d'entrée et de sortie.

En fait la fonction du labyrinthe est double : en premier créer un centre dans lequel se trouve le trésor, le sens, le pouvoir, en deuxième désorienter un voleur et protéger contre les esprits mauvais. Elle semble avoir été telle depuis l'époque lointaine des mégalithes. Peut-être ces tracés étaient-ils ceux des voyages que devaient faire l'âme des morts dans l'au-delà, car on trouve des récits analogues de l'Irlande celtique aux sommets tibétains, de l'Égypte antique au Pérou contemporain.

Le labyrinthe est aussi un parcours initiatique au centre duquel s'acquiert la connaissance, mais qu'on n'atteint qu'après avoir subi des épreuves et enduré des souffrances. C'est aussi la spirale de la vie, l'image de la force en évolution, la transposition sur les plans architecturaux et plastiques d'un rythme

évolutif. Il sert de modèle aux minarets, à la danse des derviches, aux pérégrinations des pèlerins et donc à un voyage intérieur qui conduit le méditant jusqu'au centre de l'univers qui est aussi son propre cœur, là où siège la divinité. Ainsi peuvent se comprendre les labyrinthes de nos cathédrales : le fil d'Ariane, fil de l'existence, donc représentant pour un chrétien la grâce divine aidant l'homme à combattre le mal jusqu'à la victoire du spirituel sur le matériel, de l'Éternel sur le périssable.

Mme Monique Sary décrit l'ivoire d'Adalbéron I^{er}, cette couverture d'évangélaire qui appartient au groupe des ivoires messins de la première moitié du X^e siècle. Elle représente la Crucifixion et montre sur la colonne qui soutient la Croix l'effigie d'Adalbéron I^{er}, qui gouverna l'Église de Metz de 929 à 962. Étudiée au siècle dernier par Charles Abel, et plus récemment par dom Leclercq et M. Tribout de Morembert, cette plaque d'ivoire est une des pièces majeures des Musées de Metz, qui a figuré dans de nombreuses expositions, dernièrement en 1993 à Hildesheim et en 1994 à Sarrebruck.

Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine

Assemblée générale du 1^{er} avril 1995 à Metz

L'Assemblée générale s'est tenue le samedi 1^{er} avril 1995 en présence de 50 sociétaires dans les locaux du Centre autonome de pédagogie religieuse de l'Université de Metz, avenue Jean XXIII. Les participants furent accueillis par le directeur du Centre, M. René Schneider, également membre du Comité de la S.H.A.L. Dans son allocution de bienvenue, la présidente, Mme Jeanne Demarolle, remercia chaleureusement M. Schneider de son hospitalité et présenta les excuses d'un certain nombre de sociétaires absents.

L'assemblée entendit ensuite le secrétaire, M. Gérard Michaux, présenter le rapport d'activités de l'année 1994. Il en ressort qu'avec 967 membres abonnés à jour de leurs cotisations au 31 décembre 1994, la S.H.A.L. enregistre une baisse assez sensible de ses effectifs, repassant sous la barre des 1 000 sociétaires pour la première fois depuis 1983. Cette diminution affecte peu ou prou l'ensemble des sections. Les *Cahiers Lorrains*, dont la couverture a été modernisée et dont la qualité contribue à la bonne image de marque de la S.H.A.L., ont été livrés dans les délais. D'un total de 352 pages, ils comportent, outre les Actes des XIV^e Journées d'Études mosellanes à Vic-sur-Seille, 13 articles de fond et les traditionnelles rubriques de chroniques et de bibliographie, unanimement appréciées.

En 1994, la S.H.A.L. a également poursuivi son cycle de visites et de conférences, dont certaines organisées en partenariat avec les Archives départementales de la Moselle, soit au total 6 conférences et 5 sorties, sans parler des Journées d'Études mosellanes de Sarreguemines. Elle a aussi organisé, en collaboration avec le Centre de Recherche « Histoire et Civilisation » de l'Université de Metz et les paroisses protestantes, une Journée d'Étude commémorant le centenaire des paroisses protestantes messines. La Société fut également présente à l'Été du Livre à Metz. Un bref débat suivit cette présentation avant que le rapport d'activités ne fût approuvé à l'unanimité.

Le trésorier, M. Gérard Nadé, présenta ensuite le rapport financier, vérifié et approuvé par les réviseurs aux comptes, MM. Raoul Gama et Michel Préaux. En l'absence de questions, le trésorier reçut à l'unanimité *quitus* et

félicitations pour son efficace gestion. Les présidents des sections présents (Sarrebouurg, Saint-Avold, Thionville) évoquèrent alors leurs activités. Enfin, la présidente, Mme Demarolle, fit un compte rendu du dernier Comité et dessina les contours des actions nouvelles à entreprendre en direction des jeunes et plus généralement de l'extérieur en vue d'améliorer encore l'image de marque de la Société. Elle annonça également la tenue à l'automne des XVI^e Journées d'Études mosellanes à Contz-les-Bains, l'accueil à Metz de la Société d'Histoire de la Sarre et une sortie à Luxembourg, capitale européenne de la Culture en 1995.

À l'issue des travaux statutaires de l'Assemblée générale, le public, qui s'était étoffé, entendit une remarquable causerie illustrée de M. François Héber-Suffrin, Maître de Conférence à l'Université de Paris X-Nanterre, sur le chancel de Saint-Pierre-aux-Nonnains. Après un très convivial repas associatif, le conférencier conduisit les membres au Musée pour y apporter des explications complémentaires et très appréciées sur le chancel.

NOUVELLES DIVERSES

1732-1992 : d'un hôpital militaire d'instruction à l'autre*

Le premier janvier 1992 l'hôpital Legouest était promu Hôpital d'instruction des armées. Il renouait ainsi avec la vocation d'enseignement et de formation scientifique qui fut aux XVIII^e et XIX^e siècles celle de l'Hôpital amphithéâtre d'instruction et de perfectionnement du corps de Santé militaire du Fort Moselle.

Cette École militaire, moins célèbre que celle d'application de l'artillerie et du génie, a eu cependant dans la cité et hors de celle-ci une influence au moins égale sinon supérieure. L'hôpital fut une des belles réalisations du « siècle Belle-Isle » (Y. Le Moigne). Louis de Cormontaigne l'édifia en 1732 au Fort Moselle pour subvenir aux besoins d'une garnison qui pouvait s'élever jusqu'à 20 000 soldats et pour remplacer la Cornue géline (la Cour aux poules) qui, en Chambière, ne pouvait plus assurer cette mission. Les bâtiments, équipés de tous les locaux nécessaires à l'hospitalisation, la pharmacie, les services généraux, comportaient aussi des locaux d'instruction. Ceux-ci furent encore développés après l'incendie de 1774 et l'ordonnance de 1775 qui éleva au rang d'École les hôpitaux militaires de Metz, Strasbourg et Lille, rejoints plus tard par celui de Toulon. Considéré, avec ses mille lits, comme un établissement pilote, il reçut en 1777 la visite de l'archiduc Joseph II, empereur d'Allemagne, qui s'en inspira pour réaliser à Vienne la future Académie médicale Joséphine.

Dans notre hôpital du Fort Moselle et son école exercèrent ou étudièrent une foule de médecins, chirurgiens et apothicaires d'un mérite supérieur qui ont laissé un nom dans l'histoire de la médecine aux armées et dans celle de la science française. Pilâtre de Rozier, Antoine Louis, Serullas, Sedillot, Levy, Maillot ne sont que quelques-unes des très fortes personnalités qui illustrèrent cette période pendant laquelle, grâce à elles, Metz posséda une école renommée de médecine, chirurgie et pharmacie qui forma des officiers de santé militaires mais aussi civils. Les médecins et pharmaciens du Fort Moselle furent

* Résumé d'une conférence donnée dans le cadre du Comité d'Historicité Européenne de la Lorraine par le Dr Jean-Marie Rouillard le 11 février 1995 au Centre Jean Moulin, place de France à Metz.

aussi très impliqués dans la vie intellectuelle de la ville et en particulier dans les Sociétés savantes dont ils furent des fondateurs et des animateurs.

Les bâtiments du Fort Moselle furent en première ligne lors des périodes tragiques de 1813-1814 et de 1870. La poste aérienne par ballons perdus fut créée en 1870 à l'Hôpital du Fort Moselle par le Docteur Jeannel, pharmacien en chef de la garde, assisté d'officiers du Service de Santé (une erreur due à la forfanterie du personnage, et malheureusement consacrée par une plaque de rue au Sablon, attribuée à tort cette invention à Robinson, journaliste anglais à Metz durant le blocus de 1870).

Jusqu'en 1912 le Fort Moselle abrita l'hôpital de la garnison française puis allemande. A cette date il fut transféré à Plantières où après 1918 il prit le nom de Legouest, professeur à la faculté de Médecine de Paris et au Val-de-Grâce, inspecteur général du Service de Santé des armées, né à Metz. Cet hôpital, promu en 1992 Hôpital d'instruction des armées, est par son équipement et son personnel un « pôle d'excellence » (général Metges) non seulement pour l'armée mais aussi pour le Pays mosellan car il est également ouvert aux civils. Il est associé aux missions dévolues au Premier Régiment médical en garnison chez nous.

Ainsi les bâtiments de l'ancien hôpital militaire continuent à maintenir dans le Fort Moselle privé de ses remparts une partie de l'aspect architectural que Cormontaigne lui avait donné. Dans ces bâtiments des hommes ont consacré le meilleur d'eux-mêmes aux soins des défenseurs du Royaume puis de la Nation et vinrent y payer de leur sang, et très souvent de leur vie, leur dévouement au service de la France. Une plaque apposée sur la façade en 1961 rappelle le dévouement et le sacrifice des hommes qui ont exercé et qui sont morts dans l'hôpital du Fort Moselle. Lui faisant pendant, une autre inscription lapidaire rend justice aux officiers du Corps de santé des armées qui, en cet endroit, créèrent à Metz en 1870 la première poste aérienne.